

A la suite du Christ serviteur, aujourd'hui !

Table des matières

Introduction.....	2
Sur les traces du Samaritain.....	3
Se rapprocher et voir.....	4
S'émouvoir ;.....	5
S'incliner.....	6
Suivre le Christ, une route à inventer.....	7
A la suite du Christ:.....	7
C'est un exemple que je vous ai donné:.....	9
Une route à inventer.....	9
l'Église et les pauvres.....	10
La diaconie du Christ.....	11
La diaconie du Baptisé.....	13
l'Église et les pauvres.....	14
Conclusion.....	15

Introduction

A la suite du Christ serviteur, aujourd'hui !

Suivre le Christ serviteur, se découvrir serviteur¹, c'est à dire, être « servitor », celui qui sert Dieu.

Suivre le Christ serviteur, se découvrir serviteur, c'est à dire, vivre la diaconie du Christ : Jésus lavant les pieds de l'humanité souffrante.

Suivre le Christ serviteur, aujourd'hui, comme il y a 2000 ans ses disciples l'ont fait, envoyé par Lui porter la Parole là où personne ne la reçoit.

Suivre le Christ serviteur, à la rencontre de ces petits qui sont ses frères (*math 25,40*), à la rencontre de ces Autres que nous croisons, sans toujours les voir.

Suivre le Christ serviteur, attentivement, humblement, ouvert à sa parole, disponible à ses appels.

Suivre le Christ diacre et devenir à notre tour serviteur, aujourd'hui, là, maintenant, pas demain, pas plus tard quand nous aurons le temps, mais aujourd'hui, tout de suite!

Devenir serviteur, comme le Christ l'a été: c'est se laisser éduquer par l'exemple du Christ. Il nous a dit et redit ce qu'il fallait que nous fassions pour être ses disciples. Il nous a montré le chemin à suivre. Nous n'avons rien d'autre à faire que de lire et relire les Évangiles.

Tout au long de cette journée, nous allons essayer de mieux comprendre ce qui fait de nous des serviteurs.

Nous ne le ferons pas en cherchant à « apprendre » de nouvelles choses. Nous ne le ferons pas par l'acquisition d'un savoir qui ferait de nous des sages, mais en nous laissant porter par la Parole de celui qui nous a précédé. En prenant le temps de regarder au fond de nous même, en prenant le risque de nous laisser regarder par Lui.

Prenons-le ce risque, nous l'entendrons alors nous dire : « Va, ce que tu as vendus-le, donnes-le aux pauvres... puis viens, suis moi! » (*Marc 10,21*)

Je ne vous invite pas à un parcours biblique, mais je l'espère à une rencontre. Ce que nous allons vivre ensemble nous appartient, vous appartient. Oserons-nous, les uns et les autres aller au bout de la prière du Christ : « Viens et suis-moi! ».

¹ Étymol. et Hist. 1. *Ca 1050 servitor* « celui qui sert Dieu » (*Alexis*, éd. Chr. Storey, 169); 2. gén. 1155 *servitur* « celui qui est au service de qqn » (*WACE, Brut*, éd. I. Arnold, 10458); 3. 1564 formule de politesse (à la fin des lettres) *votre tres humble et tres obéissant serviteur* (*THIERRY* d'apr. *FEW* t. 11, p. 547a); 1608-13 formule de civilité (*RÉGNIER, Sat.*, III ds *LITTRÉ*); 4. 1680 (*RICH.*: Serviteur. Ce mot se dit en parlant à de petits enfants et veut dire *révérence* [*Faites serviteur à Monsieur, C'est à dire, baisez la main et faites lui la révérence*]); *faites serviteur* qualifié de « vieille loc. » dep. *Lar. 19^e*. Empr. au b. lat. des inscriptions *servitor, -oris* « serviteur de Dieu », « fidèle serviteur d'un saint; desservant d'une église », et « servant (à table dans un monastère) » *ca 530* ds *BLAISE Lat. chrét.*, formé sur le supin *servitum* de *servire*, v. *servir*. Fréq. abs. littér.: 2 626. Fréq. rel. littér.: XIX^e s.: a) 5 446, b) 4 120; XX^e s.: a) 3 357, b) 2 293. Bbg. *RICHARD (W.)* 1959, p. 116, 118, 120. *VARDAR*

Sur les traces du Samaritain

- Nous prenons le temps d'écouter une fois de plus l'évangile du Samaritain -

Je vous l'ai déjà dit, nous n'allons pas faire une étude biblique. La meilleure des raisons étant que je ne suis pas exégète.

Mais ceci dit, cela ne nous empêche pas de nous pencher sur ce texte de façon sérieuse.

Tout d'abord l'échange relativement classique entre un docteur de la loi et Jésus.

C'était semble-t-il devenu un sport national à cette époque. C'est une situation habituelle pour Jésus. Un de ceux qui savent, et pas des moindres, un docteur de la loi, un expert en théologie, sans doute un exégète, cherche à pousser Jésus dans ses derniers retranchements. Il le fait avec rigueur, déférence, il appelle Jésus maître. Mais je sens derrière cette appellation comme une certaine ironie, peut-être un piège... Si Jésus répond mal, alors ce titre est usurpé. D'autre part, il ne faut pas oublier que Jésus est en route pour la dernière fois vers Jérusalem. Les prêtres et autres hommes de pouvoir cherchent déjà à mettre fin à l'influence grandissante de Jésus.

Donc, voilà notre homme qui questionne Jésus : quoi faire pour avoir part à la vie éternelle... Dans d'autres traductions, il demande que faire pour avoir la vie éternelle en héritage.

Le docteur parle de mérite... Comment mériter la vie éternelle. Il pose la question à partir de ce qu'il est, de ce qu'il pense être, c'est à dire un homme de loi et de mérite. Comme à son habitude, Jésus le renvoie à lui même : « que lis-tu dans la loi? ». L'homme répond sans difficulté n'est-il pas savant? Il récite une leçon bien sue, presque comme si, pour lui, le simple fait de savoir la loi, suffisait pour être sauvé.

Jésus, loin de lui parler de mérite, lui répond comme un maître à un élève : 10/10, tu sais ta leçon, mais il ajoute, sans doute avec un intonation bien différente, « Fais ainsi et tu seras sauvé »... Cette seconde partie de la réponse appelle à une modification de son style de vie. Il ne s'agit pas de faire des actions méritantes, mais bien de faire le choix d'un mode de vie nouveau. C'est l'amour qui est à la base de cette vie nouvelle : aimer Dieu du plus profond de son être et son prochain comme soi-même (ce qui sous-entend que nous soyons en capacité de nous aimer).

Sans doute un peu dépité, l'éminent docteur cherche à attirer Jésus sur un terrain à risque : donner une définition au mot « prochain ». Chercher une telle définition ne peut qu'enfermer la vision que l'on peut en avoir. Cette définition ne peut être que restrictive et comme telle sujette à discussion, à polémique.

Jésus répond alors par une parabole. Une de ces histoires qu'il affectionnait, ancrée solidement dans la vie quotidienne, et qui au lieu de donner une recette, une

définition académique, pousse l'interlocuteur à réfléchir.

Il est intéressant de re-situer ce texte dans l'évangile de Luc :

*Jésus est tout d'abord mal accueilli en Samarie (Luc 9,51-56).

*Viens ensuite l'enseignement de Jésus sur la façon de le suivre : certain veulent le suivre, mais en bons pratiquants ils ont tous des « rites » à accomplir, enterrer les morts, faire des adieux etc. Jésus les incite à aller de l'avant, il est le seul rite qu'il soit réellement nécessaire de suivre (Luc 9,57-62).

*Puis c'est l'envoi des 72 en mission, peut-être que l'un ou l'autre des disciples s'est fait agresser entre Jérusalem et Jéricho, il semble que c'était souvent le cas sur cette route montagneuse propice aux embuscades (Luc10,1-20).

*Enfin à leur retour, Jésus se réjouit de cette révélation faite aux petits et non aux sages (Luc10,21-24).

C'est dans ce contexte que le docteur de la loi pose sa question, il fait partie de ceux qui se croient sage, si sage, qu'ils sont dans l'incapacité de voir ce qui les entoure...

Jésus va donc le renvoyer à quelque chose de simple, de direct, d'incontournable!

Cette parabole nous donne trois pistes : se rapprocher et voir, s'émouvoir et enfin s'incliner. Trois gestes, trois attitudes qui nous donne la tonalité de cette histoire qui ne parle que d'amour, de respect et de tendresse. (Il y a certainement beaucoup d'autre façon d'aborder cette parabole)

Se rapprocher et voir

Tout d'abord, le lévite² et le prêtre. Les condamner ne servirait à rien, ils se condamnent eux-mêmes.

Prêtres et lévites n'avaient pas le droit de toucher le sang, ni de s'approcher d'un cadavre, le cas échéant, ils ne pouvaient pas accomplir les rites aux quels ils étaient astreints. Leur ritualisme les empêche dès lors d'approcher celui qui est mourant sur le bord de la route. Jésus passera le plus clair de son temps à rappeler cette folie des hommes qui les conduit à ignorer leurs semblables pour respecter des rites, des gestes, qui deviennent gestes de mort alors qu'ils devraient être des signes de vie.

Pour illustrer cela je voudrais vous faire part d'une expérience faite avec des séminaristes catholiques... (voir feuille jointe)³

Pour pouvoir aller vers l'autre qui gît au sol, il faut, même si cela peut paraître un évidence, se rapprocher et voir.

2 LÉVITE, *subst. masc.*

A. RELIG. JUDAÏQUE. Membre de la tribu sacerdotale de Lévi voué au service du temple pour remplir des offices annexes au culte, sans avoir accès à l'autel

3 Site du MCR : <http://mcr-lyon.cef.fr/print.php?sid=9>

Prêtre et Lévite sont trop imbus d'eux même et de leurs soit disant tâches, pour seulement baisser les yeux sur le gisant, pour même simplement imaginer qu'il serait utile de se rapprocher de cet homme. Ils courent à leur sacro-sainte célébration, ils se précipitent, le cœur tout emplis de componction vers leur Dieu bien aimé. Ils ne voient pas l'évidence : c'est ce Dieu qu'ils croient adorer qu'ils ignorent.

Survient le Samaritain, vous savez un habitant de la Samarie, ceux qui ont rejeté Jésus!

Il n'est pas rancunier, les Samaritains l'ont rejeté, lui le Fils de Dieu, lorsqu'il était chez eux. Il nous montre, par ce choix du Samaritain, que sa parole n'est pas veine. Ce que vous avez fait au plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (Mth 25,40). Le seul fait de se « pencher » sur les plus petits nous fait serviteur du Christ, peu importe que l'on ai rejeté Jésus (par extension l'église, la religion etc.) il ne suffit pas de croire .

Le Samaritain s'approche, il voit, et ne fuit pas.

S'émouvoir ;

Il voit. Il voit la misère de cet homme, il voit à travers cette misère l'injustice qui lui a été faite. Il voit ses plaies, ses contusions, ce sang qui peut faire peur, qui inquiète. Il voit un homme comme lui. Il voit un homme démuné, sans défense, il voit à ce moment un petit, un tout petit, qui a besoin d'amour, d'aide, de tendresse.

Il ne cherche pas à savoir s'il faut ou non l'aider, s'il peut ou non l'aider, si son aide rentre bien dans le cadre des missions qu'il s'est assigné. Il n'est pas là en train d'accomplir son devoir de solidarité, son devoir de bon croyant. Non il voit et il est saisi de pitié, plus que cela même. Le verbe utilisé par Luc (que je ne prononcerai pas par respect pour vos oreilles) dit, il avait les entrailles bouleversées. Il s'est laissé émouvoir, il s'est laissé saisir par cette détresse absolue. Il s'est retrouvé dans l'absolue nécessité de secourir cet homme, parce que rien d'autre, à ce moment, n'avait d'importance.

La force même du texte de Luc ne nous apparaît que très diminuée en français. Avoir les entrailles bouleversées, va bien au-delà d'un moment de pitié. Il ne s'agit pas non plus de sentimentalisme bon teint, comme celui qui nous pousse à être offusqué lorsque nous voyons à la télévision un enfant qui meurt de faim. Mais plutôt d'un élan violent, qui prend le cœur (centre symbolique des sentiments humains les plus forts, les plus nobles) en otage et qui, c'est là la grande différence, pousse à agir. Le lévite et le prêtre ont peut-être eu pitié de cet homme, il ne nous est rien dit là-dessus, ils ont peut-être même prié pour lui sous la forme d'une belle prière universelle, et ils ont imaginé (peut-être) tout le bien que Dieu pensait de leur pitié!

Le Samaritain lui est bouleversé. Il s'est laissé touché par la grâce de Dieu. Il a communiqué à cet instant précis avec l'amour de Dieu pour les hommes. Il a accepté

que tombent toutes ses défenses. Il s'est laissé interpeller par celui qu'il avait approché et vu, et il a aimé, pour de vrai.

S'incliner

Il s'est alors incliné vers cet homme qu'il ne connaissait pas, mais qui avait besoin de lui. Il va jusqu'à lui. Il s'incline, il se fait proche de lui, dans un mouvement de respect, oserais-je dire d'adoration au sens fort du terme. Nous sommes loin du devoir accompli par obligation.

Il ne se penche pas du haut de sa vertu sur la misère de cet homme. Après avoir été bouleversé jusqu'au plus profond de lui-même, ce n'est plus possible, ce n'est même pas imaginable. Il ne lui fait pas la charité. Il fait ce que l'amour commande. Ce qui suit, n'est que logique. Cela n'a rien de remarquable pour ce Samaritain, il n'attend rien en retour. Il s'est incliné avec amour devant celui qui l'avait touché au plus profond de lui et le reste a suivi. Pas de mérite, pas de gloire. Le service rendu, l'est avec humilité. Curieux d'ailleurs cette expression rendre service... Curieux comme nous l'avons affadie, déshumanisée.

Rendre service, ce n'est pas se soumettre à la volonté d'un autre qui aurait besoin de nous à un moment donné. Ce n'est pas non plus accomplir des tâches subalternes qu'un plus haut placé rechignerait à accomplir. En soignant l'homme blessé, le Samaritain ne rend pas service, ni à Dieu, ni à ceux qui avaient mieux à faire. Il ne comble pas une place laissée vacante. S'il rend service, c'est au sens fort. Il y a dans cette expression une idée de mouvement. Il y a une idée d'inter-action, de partage fraternel. Je redonne à d'autres ce que j'ai reçu d'autres : les hommes, ce que j'ai reçu de l'Autre : de Dieu. Nous nous trouvons alors dans quelque chose de vivant. Il s'agit de relation, d'inter-relation, d'une chaîne qui fait du service rendu le ferment d'une union forte de l'humanité. Ce que j'ai reçu ne m'appartient pas, je dois le transmettre, et comme je l'ai moi-même reçu, je ne peux que le re-donner avec humilité.

La réponse du docteur de la Loi ne se fait pas attendre, le prochain est celui qui a fait preuve de bonté. Il n'y a plus de Juifs ou de Samaritains, il n'y a plus que l'amour. Il n'y a pas de définition étriquée du prochain, il y a l'appel pressant de Jésus à nous faire le prochain de tous sans exception. Et à ce moment il n'y a plus de polémique possible, plus de valse hésitation.

« Va et toi aussi fait de même »

Suivre le Christ, une route à inventer.

Il est pénible Jésus! Il faut toujours qu'il nous renvoie à nous même. Une fois, de temps à autres, il pourrait nous donner des préceptes à suivre, quelque chose de simple. Ou au moins nous dire qu'il est content de nos prières!

On serait tranquille à adorer un dieu lointain et seulement occupé à ses affaires de dieu. Nous n'aurions pas de soucis, une bonne idole en or qui ne demande rien et qui prend de la valeur avec le temps, ça c'est un bon placement. Mais Jésus nous demande des choses pas toujours simples, des trucs parfois complètement surréalistes : il nous demande d'être des serviteurs puis il nous dit que nous sommes bons à rien, inutiles, quelconques (Luc17,10). Il nous demande de tendre la joue gauche à celui qui nous frappe la droite, d'aimer nos ennemis (parce qu'aimer nos amis ce serait trop facile – à croire qu'il n'en avait pas -). Il nous demande de donner aussi notre manteau à celui qui nous demande notre chemise, de faire mille pas avec celui qui nous réquisitionne pour en faire cent.

Bref, il nous demande de faire plus que de prier, que de ritualiser, que de liturgiser, il nous demande d'aimer, de donner sans compter. Et le pire de tout, c'est que ce qu'il nous demande, lui, il le fait.

Difficile dès lors de faire la fine bouche quand il nous dit : « Viens et suis moi! »

A la suite du Christ:

Suivez-moi, suis-moi! C'est ce que dit Jésus (Mth 9:9, Mth 19:21, Mth 4:19, Mc 1:17 Mc 2:14, Mc 10:21, Lc 5:27, Lc 9:59, Lc 18:22, Jn 1:43, Jn 21:19, Jn 21:22) à plusieurs reprises dans les évangiles, lorsqu'il interpelle les apôtres, Mathieu, Lévy, le jeune homme riche, Philippe. C'est ce qu'il demande, lorsqu'il signifie à Pierre la façon dont il va mourir, puis en réponse à ce même Pierre qui demande ce que Jean va devenir, Jésus lui répond assez sèchement : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi. » (Jn 21:22).

Cet « ordre » du Christ, ne souffre qu'une seule réponse. Aucune tergiversation n'est possible. Pas de demi-mesure, pas d'échappatoire, pas de « peut-être que » ou de grands discours justifiant l'une ou l'autre de nos demi-décisions.

Lorsqu'il parle au jeune homme riche, il ne lui dit pas de garder de son argent, pour assurer une bonne représentation face au gens importants de ce monde, mais bien - donne tout ce que tu as aux pauvres -

Être à la suite du Christ, c'est accepter de tout laisser, c'est accepter de ne pas regarder

en arrière, accepter de ne pas faire toujours ce qui nous semblerait préférable de faire, plus raisonnable de faire! (Le clochard du garage), parce qu'alors nous risquons de perdre de vue celui que nous voulions suivre ou de nous tromper de guide!

L'église nous propose des exemples, elle s'érige en guide, mais de grâce, ne nous trompons pas, ne perdons jamais de vue que le seul qui vaille d'être suivi sans question c'est le Christ! Méfions-nous de ne pas le perdre de vue. La cohorte des saints, des sages, des savants, des maîtres, des prêtres et autres ordonnés, pour utile et édifiante quelle soit, risque de nous faire oublier celui qui nous a dit : « Vas, tout ce que tu as donné le aux pauvres, viens, et suis-moi »

La parabole du Samaritain nous revient en plein coeur!

Qui est celui qui a suivi le Christ?

C'est bien celui-là qui a remis à plus tard ses occupations, toutes importantes et saintes qu'elles pouvaient être, qui s'est arraché à lui-même, pour dépasser ses habitudes, mettant de côté rites et coutumes, pour ne plus entendre que ce « viens, et suis-moi » murmuré par le Christ blessé sur la route.

Ce n'est pas facile de se défaire de ses chaînes. Il y a celles qui ont été longuement forgé par d'autres et celles que nous avons, nous-même, soigneusement assemblées.

On a jamais vu un coureur gagner une course avec un boulet soudé à la cheville. Lorsque le Christ nous engage à le suivre, nous aimerions bien y arriver, mais nous oublions souvent de nous libérer de nos chaînes. Alors nous le voyons s'éloigner, et pour ne pas avoir l'impression d'être trop à la traîne, nous suivons consciencieusement celui qui nous précède et qui est tout aussi lourdement entravé.

Le Christ nous demande de le suivre mais il nous aime suffisamment pour ne pas nous condamner lorsque nous marchons, chargé de nos carcans de certitude, d'intelligence, de bonne conscience, de superstition ritualisée. Il sait bien que pour la plus part, nous essayons de faire ce que nous pouvons, que nous avons encore besoin de tout cela pour ne pas fuir.

Alors il accepte patiemment nos lenteurs, nos coups de frein intempestifs, nos erreurs, pour peu que nous ne soyons pas trop sûrs de notre bon droit, pour peu que nous sachions que nous avançons entravés, pour peu que nous ne nous contentions pas de faire des colloques, des réunions, de jolies célébrations. Pour paraphraser Jean, - ne suivons pas le Christ en paroles et de langue, mais en acte et en vérité – et lui saura nous apaiser (1Jn 3,18-20).

Le Christ nous a facilité la tâche, il nous dit ce que nous avons à faire, souvent très simplement, il se donne lui-même comme un exemple à suivre (Jn 13,13-15) : « Vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car c'est l'exemple que je vous ai donné. »

C'est un exemple que je vous ai donné:

Je vous ai donné un exemple! Je vous ai lavé les pieds (Jn13)... Nous pouvons en rester là, et après avoir très sérieusement noté comment Jésus avait lavé les pieds de ses disciples, créer une belle liturgie autour de ce geste, et repartir contents!

Seigneur, vois comme ton serviteur est discipliné. Une fois l'an, moi grand personnage de l'Église, je me baisse pour laver (symboliquement ça va de soi) les pieds de mes confrères, si je suis un grand saint, je vais laver (avec de la vraie eau) les pieds propres de quelques unes de mes ouailles méritantes, et j'aurais ainsi fait ce que tu me demandais...

Il ne nous a pas dit, comme c'est le cas de l'Eucharistie faite ceci en mémoire de moi, il nous a dit : « c'est un exemple que je vous donne » !

N'allons pas bêtement, comme ces petits de CP, recopier soigneusement la consigne du maître.

C'est un exemple que je vous ai donné! Un exemple...

Il ne nous a pas dit de faire du copier-coller comme en informatique! Mais bien de suivre son exemple.

Et si cela est particulièrement vrai pour le lavement des pieds, ça l'est aussi pour tous le reste des Évangiles. Voyez l'épisode de la Cananéenne (Mth 15,21-28) Jésus lui même apprend à changer de route. Il remet en cause profondément ce qui lui a été enseigné se méfier des Cananéens). Il se remet en cause, lui, Jésus.

Et nous, sommes-nous capables de nous remettre en cause? Nous qui nous réclamons du Christ, nous qui nous revendiquons chrétiens, quand sortons-nous des sentiers battus? Quand sortons-nous des murs de nos églises? Quand nous laissons-nous questionner par nos Cananéens? Pas pour les faire entrer dans nos structures, nos mouvements, nos « idéologies », mais bien pour les rejoindre à l'extérieur de nous-même, à l'extérieur de nos certitudes!

C'est un exemple que je vous ai donné... Et nous qu'inventons-nous à la suite de cet exemple?

Une route à inventer

Nous sommes sensés être à la suite du Christ. Il nous a donné des exemples, il s'est donné en exemple.

Il nous a dit je suis le chemin, la vérité, la vie. (Jn 14,6) Il nous a montré à quoi pouvait ressembler le chemin, dans ce qu'il a de plus ardu et de plus tendre aussi. Il nous a montré comment faire pour le suivre en s'inscrivant de manière radicale dans la vie de son temps, sans doute avec l'espoir que les générations futures comprendraient ce que cela veut dire.

Son enseignement n'a rien de figé. Il nous dit qu'il est le chemin, alors arpentons ce

chemin, vivons cette vie. Vivre c'est inventer sans cesse, c'est s'adapter, c'est prendre des risques, c'est oser. C'est aller de l'avant le plus souvent possible, c'est parfois aussi revenir un peu en arrière pour voir si nous n'avons oublié personne, pour voir si nous n'avons pas raté quelque chose de primordial afin de pouvoir repartir sur le chemin encore plus enthousiaste. C'est courir aussi sur les bords de ce chemin pour découvrir ce qui s'y cache, pour nous laisser interroger par ceux que nous y trouverons.

Suivre l'exemple du Christ, c'est à notre tour inventer la vie, la liberté, c'est expérimenter la confiance et l'amour. Mais c'est aussi accepter qu'il est possible de se tromper et que malgré nos erreurs rien n'est définitivement perdu.

Nous serons sans cesse écartelés, entre l'envie de la sécurité de ce que nous possédons, l'envie de rester là à contempler ce que nous avons découvert et la nécessité absolue de repartir sur la route (Lc 9,33 ; Lc 34,13-35). Il est bon de s'arrêter, de prier dans le secret de notre chambre, dans le secret de nos églises, le Christ lui-même s'est souvent mis à l'écart, mais il est dangereux de s'arrêter en chemin, nous risquons de perdre le Christ de vue, parce que lui ne s'arrête jamais très longtemps.

Si nous nous arrêtons, nous finirons par adorer une coquille vide, une image vaine. Imaginez les disciples dans l'auberge d'Emmaüs, s'ils étaient restés là à béer d'adoration devant une chaise vide ou encore Pierre, désespérément blotti devant trois tentes vides! Le Christ ne reste jamais bien longtemps posé au même endroit. Il marche sans cesse à la rencontre des hommes, de tous les hommes.

C'est un exemple que je vous donne...

I'Église et les pauvres.

"Je vois le corps de l'Église prostré sur le sol comme un corps mort. Je vois ses membres, mais comme un corps sans vie, je n'en vois aucun qui remplisse ses fonctions... Nous nous appelons des frères de nom, nous sommes tous membres, mais en réalité nous sommes divisés comme des animaux sauvages... Rien d'autre ne nous fait des imitateurs de Jésus-Christ que de montrer un intérêt vif envers le prochain... Ni le miracle, ni le martyre ne pourront nous sauver si nous n'avons pas une solidarité parfaite entre nous. " Jean Chrysostome

Nous avons écouté la parabole du Samaritain, nous avons vu le Christ se proposer comme l'exemple même du serviteur, il nous a exhorté à faire de même. Il m'est apparu comme logique de continuer cette rencontre en regardant maintenant du côté de l'Église et des pauvres... Des vrais pauvres, ceux qui sont dans le besoin, c'est à dire qui n'ont pas le minimum pour vivre dignement, ceux dont il est question dans l'évangile dit « le jugement » (Mth 25,31-46).

Rappelons-nous qu'en se début de septembre, nous nous préparons à l'ordination diaconale d'Alain Fauriat. Ordination que l'Église veut donner comme signe de son attachement aux plus pauvres.

Est-ce dans une Église prostrée comme un corps mort que le Christ veut accueillir tous ces petits qui sont ses frères?

Est-ce pour veiller sur une mourante, en la bichonnant pour faire illusion, que nous chrétiens, nous voulons nous engager à la suite du Christ?

Ou bien voulons-nous vivre la diaconie du Christ?

La diaconie du Christ

Tout d'abord essayons de définir ce terme de diaconie. Il est d'origine greco-latine et signifie service ou aide. Il peut définir l'action sociale selon des principes d'éthique chrétienne. De façon plus large, il va définir tout ce qui est des actes qui permettent de servir nos frères.

C'est ce que dit le Christ lorsqu'il envoie les soixante douze en mission guérissez les malades et dites « Le règne de Dieu est arrivé jusqu'à vous » (Lc10,8)

C'est le service rendu à ceux qui en ont besoin au nom de l'amour de Dieu.

La Diaconie, c'est la forme d'existence de Jésus « Serviteur », de Jésus qui a lavé les pieds à ses disciples.

La Diaconie, c'est Jésus qui continue de laver les pieds de l'humanité souffrante. C'est l'Église « en actes ».

La Diaconie, c'est l'Amour en actes...

Il est intéressant de noter que Jésus ne s'est jamais présenté comme prêtre, ou comme maître ou comme Rabbi, s'il reprend les titres qu'on lui donne : vous m'appelez « le Maître et le Seigneur » et vous dites bien, car je le suis (Jn 13,13) c'est pour mieux insister qu'il est le serviteur par excellence.

Dans l'évangile, là où Jean met le lavement des pieds pour signifier l'importance du serviteur, Luc, pendant le dernier repas de Jésus, nous montre les apôtres se disputant pour savoir qui est le plus grand, Jésus pose alors une question à ses disciples : « Quel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi cependant, je suis au milieu de vous comme celui qui sert » . (Lc 22, 24-27) Jésus est au milieu de nous comme celui qui vit la diaconie, le service. « Il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, » (Ph 2,7)

Jésus se revendique comme diacre. Sa reconnaissance comme tel, par ceux qui

l'entoure, ne se fait qu'à partir de ce qu'il vit réellement. Et rappelons-nous ce qu'il dit au lavement des pieds : « c'est un exemple que je vous donne » c'est un exemple de ce que veux dire - vivre la diaconie -.

Dans l'évangile de la Cananéenne, Jésus nous montre, une fois encore, ce que veux dire être au service de tous : cette femme qui l'importune, alors qu'il est avec ses « amis », qu'il annonce la Bonne Nouvelle, il se mettra à son service et il fait de ce service un témoignage pour ceux qui sont là. La parole qu'il annonce prend corps, prend vie dans l'acte qui est posé. Il montre une fois de plus le chemin. (Exemple du téléphone)

Lorsque Jésus cherche à se mettre à l'abri de la foule, pour pouvoir sans doute prier après la mort de Jean-Baptiste. Il prend une barque pour s'éloigner, mais ils le suivent, ils sont là à l'attendre, de nouveau il se met à leur service (Mth 14,13-14), il prend pitié d'eux et guérit les malades. Pouvons-nous dire que Jésus à ce moment laisse la prière pour faire du « social »? oui et non, il vit la diaconie au plus proche du réel, il met en pratique ce qu'il dit : « Laissez les morts enterrer les morts » sa prière se fait à cet instant différente, profondément vivante. Cette façon de faire m'a rappelé une intervention radiophonique d'Oscar Romero, un dimanche :

« Quel beau jour ce sera, quand chaque baptisé aura compris que son travail – sa profession - est un travail sacerdotal. Tout comme moi qui vais célébrer la messe à cet autel, le menuisier célèbre sa messe, à l'établi de son atelier, le plombier , le travailleur, le chirurgien avec son bistouri, la dame du marché à son comptoir, tous remplissent une tâche sacerdotale. Je sais que beaucoup de chauffeur de taxi m'écoutent en ce moment, hé bien, toi, chauffeur de taxi, à ton volant ; tu es prêtre si tu travailles honnêtement, si tu demandes à Dieu de t'accompagner dans tes courses, si tu transmets un message de paix et d'amour au client que tu transportes... »

Oscar Romero (dans « L'amour vainqueur » ed. du Cerf)

Le service devient prière et offrande à Dieu, seule offrande que Dieu agrée (Esaïe 1,11-17)⁴. La prière, l'Eucharistie, ne peuvent en aucun cas être une protection contre le monde et ses exigences de service . Il est plus important de vivre la diaconie, pour l'amour de Dieu, avec Lui, que de se perdre dans des sacrifices inutiles. Aujourd'hui nous ne sacrifions plus d'animaux, mais nos messes, nos recos, nos grands rassemblements, sont-ils si agréables aux yeux de Dieu? Il n'est pas suffisant d'afficher dans les rues de la capitale des phrases d'évangile, même bien choisi, pour faire d'un rassemblement un sacrifice agréable aux yeux de Dieu...

Que faisons-nous de notre propre diaconie, de celle que nous a enseigné le Christ, où sont nos priorités?

4

La diaconie du Baptisé.

Cette diaconie que le Christ nous enseigne, le diacre n'est pas là pour la porter seul. C'est la diaconie de tout le peuple des baptisés. Cette diaconie est notre responsabilité à tous, chacun avec ce que nous sommes (Rm 12,4-8 1Co 12,12-31).

Le diacre est ordonné, pour être le rappel permanent, à l'Église, aux baptisés, que l'Évangile ne se vit qu'à partir de la diaconie. Sans elle l'annonce de la Parole est veine. Servir, c'est aimer! Sans cet amour, le service n'est plus rien et nous finirons par l'oublier. Si nous ne sommes pas, comme le Samaritain bouleversé jusqu'au plus profond de nous même par la misère du pauvre que nous croisons, alors c'est comme si nous foulions au pied la diaconie du Christ, Paul nous le rappelle dans la 1^{ère} aux Corinthiens : « Et quand je distribuerais tous mes biens aux affamés, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien » (1Co 13,1-13).

La diaconie ne peut pas et ne doit pas être un service banalisé, une distribution de soupe, une façon déguisée de calmer la révolte qui gronde dans le cœur des affamés de toutes sortes.

Il n'est pas question pour un chrétien digne de ce nom d'utiliser la diaconie pour étouffer en l'homme le désir de se tenir debout. Rien n'est plus odieux que de donner à manger à quelqu'un pour qu'il se taise, si ce n'est de le faire pour avoir bonne conscience.

La diaconie de tous les baptisés, n'est pas une diaconie au service d'un quelconque pouvoir fut-il celui de l'Église. Elle est rencontre, elle est partage, elle est adoration. Elle est par dessus tout gratuite, réellement, profondément sans arrière pensée. Ce que je donne, ce que je fais, je ne le fais à aucun moment pour moi, pour ma chapelle.

Je ne suis pas marchand de conversion, je ne suis pas un rabatteur qui travaille à grossir les rangs de l'Église.

Quand Jésus guérit les 2 aveugles, il présuppose qu'ils ont la foi, il ne leur demande rien en retour, sinon de se taire, ce qu'ils ne feront d'ailleurs pas (Mth 9,27-31), comme chaque fois qu'il guérit quelqu'un. Il les laisse libres ensuite de le suivre ou non, il ne prêche pas pour sa paroisse, il annonce le royaume de Dieu.

En tant que baptisé, nous sommes de fait témoins de la foi, témoins du royaume de Dieu. La diaconie est le fruit visible et incontournable de ce royaume que nous annonçons. Si nous utilisons la diaconie pour faire du prosélytisme, alors nous entrons dans une logique marchande. La diaconie devient monnaie d'échange, voire argument publicitaire. La suite logique étant une surenchère médiatique et commerciale. Nous transformons alors l'Église du Christ en commerce, sans même nous en apercevoir. Nous sommes de plein pieds dans la logique libérale du monde.

Il s'agit pour nous tous de nous recentrer sur ce qu'est réellement l'Église. « Les pauvres » ne sont pas un plus, un bonus bien venu qui donne du relief à nos actions.

« Les pauvres » ne justifient pas l'existence de nos antennes de solidarité, qui elles mêmes seraient une superbe vitrine pour vendre notre Jésus, ils sont l'Église.

L'Église et les pauvres

l'Église parle d'option préférentielle pour les pauvres. Elle fait bien, mais ce n'est certainement pas dans le sens de choix plus ou moins multiple, que nous aurions la possibilité de faire ou non. Ce choix, c'est Dieu qui l'a fait, pas nous.

Savoir et comprendre cela change énormément de choses. Ce n'est pas l'Église des hommes qui met les pauvres en bonne place en son sein. Claude Royon dans son livre « Les pauvres, un déficit pour l'Église » nous rappelle très clairement que l'option pour les pauvres et pour l'appauvrissement (kénose) de la croix est bien le fait de l'initiative divine et non un choix de l'Église. C'est du même coup le mystère même de Dieu qui est engagé dans la relation aux pauvres. Il ne s'agit plus d'une simple question de fraternité, mais bien de Dieu qui dévoile une grande part du mystère de son amour.

Est-il complètement fou de penser qu'à travers la rencontre des pauvres, c'est Dieu lui-même que nous côtoyons.

L'homme blessé par les brigands est le Christ!

Parce qu'il est celui qui est démuné, simplement, uniquement parce qu'il est blessé .

Encore une fois, nous en revenons à ce fameux évangile : ce que vous avez fait aux plus petits qui sont mes frères c'est à moi que vous l'avez fait (Mth 25,31-46).

Le Christ s'identifie pleinement à celui qui est blessé, exclu. Il s'identifie totalement à celui qui n'est plus accueilli au sein de la communauté humaine. Comment, sans trahir le message évangélique, l'Église pourrait ne pas en faire autant. Comment pourrait-elle l'oublier, ne serait-ce qu'une seule fois?

Nous le voyons bien, la charité, la solidarité, sont constitutives de l'Église. L'exercice même de la charité n'est pas optionnel.

Pourtant, ce n'est pas aussi simple que cela.

Tout d'abord, sur un registre très pratique, il faut noter que la solidarité, le service ne peut pas légitimer toutes les actions. Il ne suffit pas de faire, encore faut-il que ce « faire », cette action porte des fruits, qu'elle soit menée avec un maximum de compétences, que tout soit mis en œuvre pour que nous ne risquions pas de tomber dans le paternalisme, l'assistanat voire même une certaine forme de complicité qui pourrait être déstructurante pour celui que nous voulons accompagner. Il ne s'agit pas là de la seule question des compétences, mais bien d'une question de respect pour

ceux et celles qui ont besoin d'aide. Nous n'avons pas tous les mêmes charismes, il est souvent sage de savoir ce que nous pouvons faire ou ne pas faire. Servir au mieux son frère, c'est parfois aussi savoir se faire aider.

Mais la diaconie demande encore plus.

Je l'ai déjà dit, l'exercice de la charité, c'est à dire la mise en œuvre de l'amour fraternel, le service rendu, peut devenir dans l'Église une vitrine, une « bonne action ». Or il ne s'agit pas seulement de nourrir celui qui a faim, de visiter le prisonnier ou d'accueillir l'étranger. Il faut aller plus loin encore, Isaïe nous en donne un aperçu : « ne te dérobes pas à ton semblable » (Is 58,7-10), puis il nous rappelle que nous devons nous engager politiquement dans la vie de la cité, nous devons faire disparaître le joug, le geste de menace, l'insulte, de notre pays.

En bref, nourrir, visiter, habiller ne sont même pas sujets à discussion, il n'y a là rien d'autre qu'un devoir de base, la diaconie va au delà. Elle doit entraîner toute l'Église, c'est à dire nous tous, dans la lutte pour une société meilleure.

C'est un leurre (et celui qui dit le contraire ne peut qu'être inconscient ou malhonnête) de croire que nous pourrions rester riches tout en permettant aux pauvres de ne manquer de rien. Ils nous faut accepter « qu'assurer les droits des démunis se fera souvent au détriment des nantis » (Clarence J. Dias⁵) et accepter cela, c'est aussi en accepter les conclusions, c'est à dire prendre le risque de la Croix et pas simplement au sens figuré ou spirituel.

Le refuser c'est se mettre en porte-à-faux avec l'annonce de l'Évangile. Nous devons comme le Christ l'a fait avant nous renoncer à toutes impartialités, à toutes neutralités, si nous voulons réellement nous rallier à la cause des exclus.

La richesse abusive, le gaspillage des ressources (auxquelles nous participons tous), nous devons les combattre dans le monde, mais aussi, et peut-être d'abord jusqu'au cœur de nos institutions ecclésiales.

Nous devons en tant que chrétiens être sans cesse aux avant-postes du combat mené contre l'injustice, l'exclusion. Pour reprendre la prière que j'avais mise sur mon faire-part d'ordination, je dirais que nous devons jouer le jeu chrétien, sans nous soucier des conséquences et risquer nos vies, sur l'amour du Christ. Il n'y a qu'à ce prix là que nous pourrions parler alors de l'Église et des pauvres.

Conclusion

5 [Président de l'International Centre for Law in Development de New York \(docteur en droit\) il est actuellement conseiller auprès du Programme de l'ONU pour le développement pour la mise en œuvre de la politique d'intégration des droits de l'homme au développement durable](#)

« Vas et toi aussi fais de même » c'est ainsi que se termine la parabole du « bon Samaritain », c'est ainsi que commence notre aventure à la suite du Christ serviteur.

Sommes-nous d'ors et déjà prêts à sentir au plus profond de nous mêmes, dans nos entrailles la situation de souffrance de celui qui nous interpelle du fond de sa détresse?

Il nous faut cultiver cette sensibilité, détruire la carapace qui nous protège des autres, les rencontrer peau contre peau, cœur contre cœur. Il nous faut être vulnérables à l'appel des sans-voix.

Luis Pérez Aguirre⁶ nous dit :

« Tout au long de sa pratique, Jésus est allé à la racine du problème qui menaçait la société de son temps plus que ne l'ont fait les Zélotes qui cherchaient un simple changement de gouvernement : un gouvernement Juif à la place d'un gouvernement romain. Jésus, au contraire, luttait pour un changement radical qui devait atteindre tout le monde et chaque aspect de la vie, qui devait transformer les fondements mêmes de la société. Il voulait un monde qualitativement distinct qu'il appelait « le règne de Dieu ». Le vrai problème résidait dans l'oppression en soi, et non dans l'opresseur transitoire. Or, la cause fondamentale de l'oppression est cette absence de pitié envers la personne qui souffre. »

José Martí⁷, lui, disait « qu'assister à un crime et ne rien faire, c'est le commettre ». A combien de crime assistons-nous tous les jours?

Allons-nous encore longtemps pleurer sur notre impuissance à faire changer le monde, ou bien allons-nous enfin, « Pour l'amour de Dieu », en clamant « Le royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous » nous lancer dans la bagarre?

Le temps des à peu-près, des compromissions avec tous les pouvoirs, de la charité passive, a assez duré.

Arrêtons-nous sur le bord du chemin, inclinons-nous avec dévotion sur celui qui, blessé, attend notre amour.

Alors notre lumière se lèvera dans les ténèbres et notre obscurité sera comme la lumière de midi (Is 58,7-10). Et nous serons réellement à la suite du Christ serviteur.

Esaïe1, 11-17

11 Qu'ai-je affaire de la multitude de vos sacrifices? dit l'Éternel. Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux; Je ne prends point plaisir au sang des taureaux, des brebis et des boucs.

12 Quand vous venez vous présenter devant moi, Qui vous demande de souiller mes

⁶ Il vient de mourir d'un accident, il y a quelques mois. Jésuite, philosophe et théologien de formation, il fut l'initiateur, en Uruguay, des groupes Paix et Justice (SERPAJ). Actif défenseur des droits humains, il a reçu différents prix dont celui de l'« Éducation à la paix » de l'UNESCO en 1987.

⁷ [Militant politique à Cuba 1891](#)

parvis?

- 13 Cessez d'apporter de vaines offrandes: J'ai en horreur l'encens, Les nouvelles lunes, les sabbats et les assemblées; Je ne puis voir le crime s'associer aux solennités.
- 14 Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes; Elles me sont à charge; Je suis las de les supporter.
- 15 Quand vous étendez vos mains, je détourne de vous mes yeux; Quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas: Vos mains sont pleines de sang.
- 16 Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions; Cessez de faire le mal.
- 17 Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, Protégez l'opprimé; Faites droit à l'orphelin, Défendez la veuve.